



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

20 | 2014

Varia

Pour une traduction musicale des vers de Lucrèce

Guillaume Boussard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5052>

DOI : 10.4000/anabases.5052

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 235-247

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Guillaume Boussard, « Pour une traduction musicale des vers de Lucrèce », *Anabases* [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5052> ; DOI : 10.4000/anabases.5052

© Anabases

Pour une traduction musicale des vers de Lucrèce

GUILLAUME BOUSSARD

*Comme le chien dont le flair découvre le gîte des fauves
rôde-montagnes, tranquille, caché sous de vierges feuillages...
(Dē Nāūrā Rērum, 1.404-405)*

DÈS LE DÉBUT DU CHANT 1, Lucrèce se place sous le double patronage poétique d'Homère et d'Ennius :

Hommage

- | | |
|-------|--|
| 1.120 | <i>...etsī praetereā tamen esse achenūsia templa
Ennius aeternīs expōnit uersibus ēdēns,
quō neque permaneant animae neque corpora nostra,
sed quaedam simulācra modīs pallentia mīrīs ;
unde sibi exortam semper flōrentis Homēnī</i> |
| 1.125 | <i>commemorat speciem lacrimās effundere salsās
coepisse et rērum nāūrā expandere dictīs.</i> |
| 1.120 | et pourtant, dans des vers immortels, Ennius nous explique
qu'il existe, au bord de l'Achéron, des espaces
où ne subsistent de nous ni les corps ni les âmes, mais comme
des pâleurs, des façons de simulacres étranges ;
il raconte avoir vu là-bas le visage d'Homère, |
| 1.125 | pour toujours florissant, qui versa des larmes salines
en commençant à déployer la nature des choses. |

J'ai eu la chance de pratiquer à voix haute l'hexamètre français avec Philippe Brunet depuis 1997, et peu à peu l'envie de me frotter à cette métrique nouvelle a germé. J'ai commencé par Eschyle, en traduisant *Les Perses*, avec Aymeric Münch et Yann Migoubert, puis *Agamemnon* seul. L'étape suivante fut le grand poème de Lucrèce, que je voulais rendre dans un français calibré pour la voix haute. En compagnie d'Emmanuel Lascoux, helléniste, latiniste et pianiste, nous construisons, depuis 2010, des récitals piano-voix chaque année renouvelés, qui permettent de « passer au gueuloir » un maximum de passages différents. Le très grand nombre de vers que ce doux travail nous a conduits à amender montre combien la perspective de représentations vivantes et publiques est une opportunité précieuse pour le traducteur. Ainsi, de très larges extraits ont été donnés sur scène depuis le début du travail en 2008, d'Argenton-sur-Creuse (Festival des Milliaires, à l'invitation de Véronique Pillon et Frédéric Billet) à Paris (Festival des Dionysies, avec la compagnie Démodocos). *Placere*, recommandaient les Anciens.

Que se passe-t-il quand on imite un Homère français en traduisant Lucrèce, ainsi que lui-même imitait le vieux maître pour décrire le monde ? Je commence toujours par dire à mi-voix, marmonner le vers latin avant de le traduire, pour en écouter d'abord le rythme et les sonorités : ce sont ces qualités-là qui seront premières pour l'auditeur à venir, elles précéderont, ne fût-ce qu'infimement, la compréhension du propos. Faisons le pari de donner des équivalents aux effets rythmiques, qu'ils soient évidents (retour du dactyle cinquième, catalexe) ou discrets, comme les génitifs à hiatus en -āi, ou les doubles élisions. Traduire à l'oreille devrait nous permettre, en outre, de nous prévenir du danger abyssal de la cacophonie, dont ne sut se garder Henri Clouard (Paris, 1935, traduction couronnée par l'Académie française), qui commençait ainsi sa version en prose du poème :

1.1 *Æneadum genetrix*
 Ô Mère d'Énée...

Le lecteur croit entendre une interjection et une grossièreté avant le nom propre et se demande, navré, s'il ne s'est pas égaré dans quelque *Énéide* apocryphe dont les plaintes de Didon feraient le prologue.

Pourquoi Lucrèce a-t-il écrit le *Dē Nātūrā Rerum* ? N'importe quel lecteur cultivé de son temps avait accès aux œuvres grecques d'Épicure ou de Démocrite : la diffusion de leurs doctrines n'avait pas besoin d'une simple redite. Même longtemps après, le plaisir presque pur du vers pris pour lui-même, pour sa valeur sonore toujours familière et nouvelle, suinte partout dans le *Dē Nātūrā Rerum*, et nous supposons qu'il s'agit là du moteur principal de l'œuvre : constituer un ensemble immense de beaux hexamètres. De prime abord, le schéma métrique est une contrainte qui semble rétrécir, appauvrir le champ des possibles : le nez dans le guidon de l'alternance de *thesis* / *arsis*, on commence par tâtonner et compter sur ses doigts. Mais l'habitude de donner des vers en public accoutume l'aède à accueillir la variation et, assez rapidement, l'hexamètre se révèle une matrice féconde, gratifiant guide-plume qui offre une grande liberté et les variantes

apparaissent pour ainsi dire d'elles-mêmes. À titre d'exemple, on comparera, pour le prologue du premier livre, deux états du texte dans lesquels je me reconnais autant :

Propositions d'ouverture du Livre 1, vers 1-9

- 1.1 *Æneadum genetrix, hominum dūomque uoluptās,
alma Venus, caeli subter lābentia sīgna
quae mare nāuigerum, quae terrās frūgiferentīs
concelebrās, per tē quoniam genus omne animantum*
- 1.5 *concipitur uīsīque exortum lūmina sōlis,
tē, dea, tē fugiunt uentī, tē nūbila caeli
aduentumque tuum, tibi suāuis daedala tellūs
summittit flōrēs, tibi n̄dent aequora pontī
plācātumque nitet diffūsō lūmine caelum.*

Alme Vénus, génitrice des fils d'Énéas, jouissance
des humains et des dieux, sous les signes célestes qui passent,
tu peuples tout dans la mer porte-nefs et les terres frugeuses :
puisque c'est grâce à toi si toute espèce vivante
se reproduit et parvient jusqu'à voir la lumière solaire,
toi, ma Déesse, les vents te fuient, dans le ciel, les nuages
fuient ton approche et pour toi la terre dédaléenne
se parsème de fleurs, pour toi les flots batifolent
et le ciel apaisé respandit de fluide lumière !

Ou bien...

- 1.5 Plaisir des dieux et des hommes, faste Vénus qui fus mère
des enfants d'Énéas, sous les signes glissants de la voûte,
pour la mer porte-barque et les sols fructifères, tu offres
des réjouissances partout, puisque tout ce qui est doué d'âme
vit et s'engendre par toi et par toi, aperçoit la lumière,
les vents te fuient, ma déesse, et de même s'enfuient les nuages
à ton approche, et pour toi les sols réinventent, suaves,
toutes leurs fleurs et les vagues marines s'amuse, la voûte
pacifiée dispense, profuse, des luminescences !

L'*inventio* a-t-elle sa place dans l'art de la traduction ? Les glissements légers du sens témoignent du brouillard de guerre où manœuvre fatalement l'interprète que deux mille ans séparent de la partition qu'il veut jouer. La contrainte prosodique fonctionne comme un catalyseur de l'inspiration et Lucrèce lui-même fait de la musicalité une dimension essentielle de son œuvre :

Le miel et l'absinthe (1.922-950)

- 1.925 *Nec mē animī fallit quam sint obscūra, sed acī
percussit thyrsō laudis spēs magna meum cor
et simul incussit suāuem mī in pectus amōrem
Mūsarum, quō nunc īnsūctus mente uigenū
āuia Pteridum perāgrō loca nūllius ante
tñta solō. Iuuat integrōs accēdere fonūs
atque hauīre iuuatque nouōs dēcerpere flōrēs
īnsūgnemque meō capītī petere inde corōnam,
1.930 unde prius nūllī uēlārīnt tempora Mūsae ;
pñmum quod magnīs doceō dē rēbus et artīs
relligiōnum animum nōdīs exsoluere pergō,
deinde quod obscūrā dē rē tam lūcida pangō
carmina mūsaeō contingēs cūcta lepōre.
1.935 Id quoque enim nōn ab nūllā ratiōne uidētur ;
sed uelut puerīs absinthia taetrā medentēs
cum dare cōnantur, prius orās pōcula circum
contingunt mellīs dulcī flāuōque liquōre,
ut puerōrum aetās inprōuida lūdificētur
1.940 lābrōrum tenuis, intereā perpōtet amārum
absinthī laticem dēceptaque nōn capiātur,
sed potius tālī pactō recreāta ualēscat,
sic ego nunc, quoniam haec ratiō plērumque uidētur
trīstior esse quibus nōn est tractāta, retrōque
1.945 uolūgus abhorret ab hāc, uolū tibi suāuiloquentī
carmine Pterīō ratiōnem expōnere nostram
et quasi mūsaeō dulcī contingere melle,
sī tibi forte animum tālī ratiōne tenēre
uersibus in nostrīs possem, dum perspicis omnem
1.950 nātūrā rerum, quā cōnstet cōmpta figūra.*

- 1.925 Tout cela est bien sombre, je sais, mais le thyrsé énergique
frappe mon cœur d'une grande espérance de gloire et mon torse
s'emplit du même coup d'un tendre amour pour les Muses,
tendre amour qui occupe ma tête, à présent que je veille
et parcours des espaces musicales sans route où personne
n'a mis le pied. Quelle joie, d'atteindre des sources intactes,
et d'y puiser ! Quelle joie, d'y cueillir des fleurs insolites
et de briguer pour mon front cette incomparable couronne
1.930 dont, avant moi, les Muses ne couronnèrent personne !

- Car mes paroles revêtent, d'abord, la plus haute importance :
je dénoue les nœuds dont la religion nous entrave,
et, de problèmes obscurs, moi, je compose un poème
tout lumineux, comme imprégné de la grâce des Muses.
- 1.935 Ce n'est pas sans raison que j'adopte une telle méthode :
comme le médecin donne à boire à l'enfant de l'absinthe
âcre – pour commencer, il enduit les rebords de la coupe
avec du miel, en comptant sur la douce blondeur du breuvage
pour que cet âge imprévoyant s'égoutte les lèvres,
- 1.940 mais qu'il avale d'un trait son amère coupe d'absinthe :
le médecin ne veut pas le duper par cette manœuvre,
mais, au contraire il veut que l'enfant recouvre ses forces –
je fais de même car notre doctrine paraît, d'habitude,
trop sévère aux gens qui ne l'adoptent pas, et la foule
- 1.945 s'en détourne, horrifiée, et du coup, j'ai voulu des paroles
douces et dignes des muses Piérides, pour te la dire
comme un poème enchanté par le miel de leurs voix musicales,
si, par la grâce des vers, je peux installer ma doctrine dans ton esprit,
afin que tu voies la nature des choses
- 1.950 tout entière et comment s'ordonne sa belle figure.

On ne peut traduire un poème qu'en cherchant à construire un poème, de préférence à la façon supposée des Anciens, c'est-à-dire à l'oreille, en ayant pour horizon la *recitātiō*, la lecture publique. On n'écrit pas de la même façon un texte destiné aux yeux et un poème fait pour l'oreille. Le retour inlassable des six cellules du vers latin crée d'abord une impression de très grande unité, impassible, dotée presque d'une volonté propre et semblant imposer telle ou telle formule, notamment en fin de vers.

Dans cet ensemble régulier, les « anomalies » crèvent de temps en temps la toile ; le traducteur, alors, doit chercher des équivalents à ces effets essentiels. On sait l'analyse que Pierre Fortassier²⁴ fit des vers spondaïques ; Lucrèce en use très peu (32 vers spondaïques pour 7 415 vers en tout²⁵), et leur rareté les rend d'autant plus expressifs. À titre d'exemple, voici le parti que j'en ai tiré dans le premier chant.

Tout est affaire de contexte : le spondée cinquième est parfois déplacé d'un vers ou deux dans la traduction, pourvu que la phrase reste frappée du même ralentissement, de la même claudication que la clause latine.

24 P. FORTASSIER, *Le spondaïque expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée*, éd. Peeters, Paris & Louvain, 1995.

25 S. HELLEGOURAC'H, « Style et métrique dans l'œuvre de Lucrèce. Quelques observations », *Vita Latina*, 130-131 (130), p. 7-17.

Vers spondaïques du livre 1

1. Précisions lexicales (1.58-61)

1.60 *quae nōs māteriem et genitālia corpora rēbus
reddunda in ratiōne uocāre, et sēmina rērum
appellāre suēmus, et haec eadem ūsurpāre
corpora p̄ma, quod ex illīs sunt omnia p̄mīs.*

1.60 Ces choses-la, nous aurons pour usage, dans notre analyse,
de les nommer « matière » ou « corps générants », ou « graines »
et de leur attribuer le nom « corpuscules primaires »
parce qu'ils sont les principes dont toute chose procède.

2. Horreur de la religion, éloge d'Épicure (1.62-65)

1.65 *Hūmāna ante oculōs foedē cum ūta iacēret
in terrīs oppressa grauī sub relligiōne,
quae caput ā caelī regiōnibus ostendēbat
horribilī super aspectū mortālibus īnstāns...*

Comme la vie humaine gisait, indigne spectacle,
contre terre, écrasée sous la religion oppressante
qui, du haut des régions du ciel, exhibait sa face
en planant au-dessus des mortels, vision terrifiante...

3. Nécessité de la loi naturelle (1.584-586)

1.585 *Dēnique iam quoniam generātīm reddita finis
crēscendī rēbus cōnstat ūtamque tenendī,
et quid quaeque queant per foedera nātūrāi,
quid porrō nequeant, sancitum quandoquidem extat...*

1.585 Bref. Pour chaque génération, une borne limite
la croissance des corps et leur durée d'existence,
ce que les lois naturelles permettent, et ce qu'au contraire
elles prohibent dans le cadre de lois précises :

4. Nécessité d'un minimum de matière (1.615-618)

- 1.615 *Praetereā nisi erit minimum, paruissima quaeque
corpora cōnstābunt ex partibus īnfīnītis,
quippe ubi dīmīdiae partis pars semper habēbit
dīmīdiam partem nec rēs praefīniet ūlla.*
- 1.615 S'il n'est aucun minimum, la chose la plus minuscule
sera faite d'une infinité de parties d'elle-même,
toute moitié de moitié aura sa moitié elle-même
sans que jamais la division ne trouve un terme.

5. Nécessité de l'infinité de l'espace (1.985-991)

- 1.990 *nec foret omnīno caelum neque lūmina sōlis,
quippe ubi māteriēs omnis cumulāta iacēret
ex īnfīnītō iam tempore subśīdendō.*
- 1.990 il n'existerait plus ni ciel ni lumière solaire
puisque la matière s'amasserait toute entière
et resterait indéfiniment immobile, inerte.

6. Nécessité de l'opposition matière-vide (1.1077-1080)

- 1.1080 *Nec quisquam locus est, quō corpora cum uēnēre,
ponderis āmissā ū possint stāre in inānī ;
nec quod ināne autem est ūllī subsistere dēbet,
quīn, sua quod nātūra petit, concēdere pergat.*
- 1.1080 Car il n'existe aucun lieu dans lequel les objets se trouvent
privés de poids, aucun lieu où ils puissent tenir dans le vide ;
et le vide ne peut se trouver nulle part sous un être
sans lui céder la place car sa nature l'exige.

7. Immensité des perspectives scientifiques (1.1114-1117, final)

- 1.1115 *Haec sīc pernōscēs paruā perductus opellā ;
namque alid ex aliō clārescet nec tibi caeca
nox iter ēripiet, quīn ultima nātūrā
peruideās : ita rēs accendent lūmina rēbus.*

- 1.1115 Tu parviendras à savoir tout cela sans trop de peine,
une idée éclairera l'autre, et la nuit aveuglante
ne te voilera pas le chemin des recoins ultimes
de la nature : les choses mettront en lumière les choses.

Mes propres difficultés à lire les vers latins à voix haute m'ont mis la puce à l'oreille. Ainsi, en improvisant la scansion d'un vers latin, le lecteur d'aujourd'hui peut être déconcerté par les élisions, surtout quand elles frappent à la fois l'attaque et la finale d'un même mot. Ainsi, par exemple, chez Catulle :

- 5.1 *Vivamus, mea Lesbia atque amemus*

où la conjonction *atque* conjugue le nom de Lesbie au verbe aimer. Ce procédé est-il expressif chez Lucrèce ? S'il l'est, peut-on lui trouver des équivalents ? En première hypothèse, il ne serait guère étonnant que la double élision n'ait rien de fortuit dans le *Dē Nātūrā Rerum* : toute la physique épicurienne consiste en une théorie de la jonction et de la disjonction des atomes, explicitement comparés aux lettres de l'alphabet :

Alphabet atomique

- 1.820 *...atque eadem magnū rēfert p̄mōrdia saepe
cum quibus et quāli positūrā contineantur
et quōs inter sē dent mōtūs accipiantque ;
namque eadem caelum mare terrās flūmina sōlem
cōstituunt, eadem frūgēs arbustā animantūs,
uērum aliūs aliōque modō commixta mouentur.
Quān etiam passim nostrīs in uersibus ipsīs
multa elementa uidēs multīs commūnia uerbīs,
1.825 cum tamen inter sē uersūs āc uerba necesest
cōnfiteāre et rē et sonitū distāre sonantī.
Tantum elementa queunt permūtātō ōrdine sōlō ;
at rērum quae sunt p̄mōrdia, plūra adhibēre
possunt unde queant uariae rēs quaeque creān.*

- 1.820 ...et l'important, concernant les atomes, ce sont les manières
dont ils se mêlent entre eux, avec quoi et comment ils s'agencent,
quels mouvements ils se donnent, quels mouvements ils reçoivent ;
ciel, terre et mer, soleil et fleuves sont faits de principes,
qui font aussi les arbustes, les fruits, les espèces vivantes :
ce sont leurs combinaisons et leurs mouvements qui diffèrent.
Plus fort encore : les lettres, nombreuses dans nos hexamètres,

- 1.825 sont les facteurs communs à l'ensemble des mots innombrables,
et pourtant, les mots et les vers, il faut bien reconnaître
qu'ils diffèrent entre eux par le sens et le son qu'ils produisent :
l'ordre des lettres permet à lui seul un tel phénomène,
et les atomes peuvent se combiner de manières
encore plus nombreuses, pour faire les choses diverses.

L'expression « *anima atque animus* » fournit des éléments à l'enquête. Sa première occurrence dans le poème est précisément l'endroit où l'indissociabilité de l'âme et de l'esprit est proclamée. La conséquence métaphysique de cette donnée physique est bien entendue décisive, puisqu'il s'agit de montrer que rien ne survit après que l'homme est mort :

L'âme-esprit : jonction et disjonction

- 3.136 *Nunc animum atque animam dīcō coniūncta tenēn*
inter sē atque ūnam nātūram cōnficere ex sē,
sed caput esse quasi et dominārī in corpore tōtō
cōnsilium, quod nōs animum mentemque uocāmus.

- 3.136 Oui, je l'affirme à présent : l'âme-esprit est chose conjointe,
ses éléments ne forment à deux qu'une seule substance
mais ce qui mène le corps, un peu comme la tête, on l'appelle,
siège de la pensée, « esprit » ou « intelligence ».

De manière frappante, la double élision apparaît dans deux vers consécutifs : nous avons choisi de rendre ce jeu par la création du mot *âme-esprit*. La langue latine forge volontiers des mots composés (ceux de Lucrèce ont été amplement étudiés, notamment par L. Nadjó²⁶) et nous supposons que, quand elle est doublement élidée, la conjonction *atque* peut jouer un rôle analogue au tiret dans notre mode de composition lexicale. L'hendiadyn convoque d'ailleurs volontiers la double élision d'*atque* chez Virgile :

Tum Danāī, gemitū atque ēreptae virginis īrā... (*Énéide*, II, 413)

L'observateur, amusé, constate que Virgile reprend l'hendiadyn avec double élision, mais disloque les deux termes *gemitu* et *ira*. Ainsi, la variation souligne l'hommage.

26 L. NADJO, *La composition nominale : Études de linguistique latine*, L'Harmattan, Paris, 2010.

Rendre par une création lexicale un fait prosodique est risqué, mais le contexte ici semble l'autoriser, de même que les trois hiatus du vers français 3.139 nous semblent ici permis s'ils fournissent l'écho inversé des doubles élisions du passage. Cependant, cette « seule substance » est constituée de deux substances différentes, l'une féminine et l'autre masculine. Aussi, prudemment, nous n'avons écrit *âme-esprit* qu'en face des passages où Lucrèce emploie l'expression *anima atque animus*, et nous avons dissocié « l'esprit » de « l'âme » dans tous les autres cas. Le néologisme est l'un des atouts revendiqués du poète :

Néologismes

- 1.140 *Nec mē animī fallit Grāiōrum obscura reperta
difficile inlustrāre latīnīs uersibus esse,
multa nouīs uerbīs praesertim cum sit agendum
propter egestātem linguae et rērum nouitātem ;
sed tua mē uirtūs tamen et spērāta uoluptās
suāuis amīcitiae quemūs efferre labōrem
suādet et inducit noctēs uigilāre serēnās
quaerentem dictīs quibus et quō carmine dēmum
clāra tuae possim praepandere lūmina mentī,
1.145 rēs quibus occultās penitus conuīsere possīs.*

- 1.140 Il ne m'a pas échappé que mettre en lumière ces sombres
découvertes des Grecs, par des vers latins n'est pas simple :
leur traduction exige beaucoup de néologismes
tant notre langue est pauvre et la matière, nouvelle ;
mais, malgré tout, ta valeur et le plaisir que j'espère
en ta douce amitié me font surmonter toute peine
et m'invitent à chercher, dans le calme nocturne
où je veille, les mots ou plus exactement le poème
qui déploierait devant ton esprit d'éclatantes lumières
1.145 et te dévoilerait le secret de toutes les choses.

À l'autre bout de la chaîne, du côté de l'expression de la disjonction, le lecteur-auditeur de Lucrèce remarque la concurrence des génitifs en *-ae* et des génitifs « archaïques » en *-āī*, dont on trouve un exemple saisissant dans les vers qui suivent presque immédiatement ceux que nous citons tout-à-l'heure :

L'âme-esprit : jonction et disjonction (suite)

- Cētera pars animae per tōtum dissita corpus**
pāret et ad nūmen mentis mōmenque mouētur.
3.145 *Idque sibi solum per sē sapit et sibi gaudet,*
cum neque rēs animam neque corpus commouet ūna.
Et quasi, cum caput aut oculus temptante dolōre
laeditur in nōbīs, nōn omnī concruciāmur
corpore, sīc animus nonnumquam laeditur ipse
3.150 *laetitiāque uiget, cum cētera pars animāi*
per membra atque artūs nullā nouitāte ciētur ;

- L'autre part – l'âme – épandue dans le corps tout entier, suit les ordres,
les impulsions et les règles que dicte l'intelligence
3.145 car l'esprit seul peut savoir et se réjouir de lui-même,
même quand nulle chose n'émeut l'organisme ni l'âme.
C'est comme quand on souffre des yeux, qu'on a mal à la tête,
ce n'est pas tout l'organisme qui subit la souffrance,
de la même façon, parfois, l'esprit souffre ou jubile,
3.150 se revigore de joie, mais l'autre part d'âme n'éprouve
à travers corps et membres, rien de nouveau qui l'émeuve.

Le génitif en diphtongue *-ae* du vers 3.143 se trouve dans un contexte où le poète insiste sur l'union des deux substances, tandis que le génitif à hiatus du vers 3.150 souligne leur indépendance. Nous essayons de rendre ce jeu par l'écho des expressions « L'autre part – l'âme – » / « l'autre part d'âme » placées en tête puis en fin de vers. L'hendiadyn *per membra atque artūs* nous semble devoir être traduit par une expression des plus ramassées : « À travers corps et membres » est possible.

Chez les épicuriens, le monde des atomes est le théâtre de cette tension entre jonction et disjonction des substances ; un peu plus loin, dans ce passage capital, le jeu de concaténation par élision se resserre spectaculairement au vers 3.159, évoque en neuf syllabes enchaînées le jeu vocalique Ἀἰδὶ προΐαψεν du prologue de l'*Illiade*, enjambe allègrement les vers 3.163-164 et culmine au *quod erat dēmōnstrandum* du vers 3.167.

L'âme-esprit : jonction et disjonction (fin)

Dēnique concidere ex animī terrōre uidēmus
saepe hominēs ; facile ut quūūs hinc nōscere possit
esse animam cum animō coniūctam, quae cum animū [iū]

- 3.160 *percussa est, exim corpus prōpellit et īcit.
Haec eadem ratiō nātūram animū atque animū
corpoream docet esse ; ubi enim prōpellere membra,
corripere ex somnō corpus mūtāreque uultum
atque hominem tōtum regere ac uersāre uidētur,*
- 3.165 *quōrum nīl fieri sine tāctū posse uidēmus
nec tāctum porrō sine corpore, nōne fatendumst
corporeā nātūrā animum cōnstāre animamque ?*

- 3.160 *Bref. Bien souvent, les hommes succombent devant la panique
de leur esprit, et cela nous permet de comprendre sans peine
que l'esprit et l'âme sont joints l'un à l'autre : quand l'âme
est frappée par l'esprit, elle frappe le corps et l'excite.
Cela explique pourquoi l'âme-esprit est fait de substance
corporelle : en effet, chaque fois qu'il nous bouge les membres
et les arrache au sommeil, le corps modifie son allure,
semble régner sur l'être en entier, et le mettre aux tortures,*
- 3.165 *or, sans le sens tactile, c'est évidemment impossible
et, sans le corps, il n'est pas de toucher : ne doit-on reconnaître
que l'esprit et l'âme sont corporels par nature ?*

Tel est donc le projet qui sous-tend notre traduction de Lucrèce : proposer un texte qui soit à Lucrèce l'équivalent de l'*Élégie à Marienbad* de Goethe par Jean Tardieu, ou du Catulle d'André Markowicz ou de l'Homère de Philippe Brunet car aucune œuvre n'existe jamais seule mais les poèmes se reprennent, s'imitent, rivalisent, et le traducteur commettrait une lourde erreur en négligeant la tradition agonistique qui entoure toute poésie ancienne. On rêve de disposer de l'ensemble de la poésie ancienne traduite selon des principes musicaux. Après Eschyle, Aymeric Münch s'est lancé chez Virgile, Ennius attend son interprète... *Ars longa*.

Guillaume BOUSSARD

*Centre de poésie et de théâtre antiques
Compagnie Démodocos
Route des Méandres
75530 Mauny
guillaume.boussard@laposte.net*

Éditions et traductions françaises remarquables

- (1473) *Editio princeps*, T. FERRANDUS, Brescia.
(1650) Lucrèce, *De la nature des choses*, Abbé de MAROLLES, Paris [première traduction complète en français, en prose].
1823 Lucrèce, *De la nature des choses*, J.-B. de PONGERVILLE, Paris [première traduction complète en français versifié : des alexandrins].
1829 Lucrèce, *De la nature des choses*, J.-B. de PONGERVILLE, Paris [en prose].
1920 Lucrèce, *De la Nature*, A. ERNOUT, Les Belles-Lettres, C.U.F., Paris [en prose].
1931 Lucrèce, *De la nature*, H. CLOUARD, Classiques Garnier, Paris [en prose].
1954 Lucrèce, *De la nature*, R. WALTZ, Les Belles-Lettres, Paris [en prose].
1993 Lucrèce, *De la nature*, J. KANY-TURPIN, Aubier, Paris [en vers libres].
2000 Lucrèce, *De la nature*, Ch. GUITARD, Imprimerie Nationale [en prose].
2002 Lucrèce, *De la nature des choses*, B. PAUTRAT, Le Livre de Poche, Paris [en alexandrins].
2004 Lucrèce, *De la nature des choses*, Ch. LABRE, Arléa, Paris [en prose].
2010 Lucrèce, *La Nature des choses*, J. PIGEAUD, in *Les Épicuriens*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris [en vers libres].
2012 Lucrèce, *De la nature*, O. SERS, Les Belles-Lettres, Paris [en alexandrins].

Récitals en hexamètres

- 2009 *Hymne à la matière*, extraits des deux premiers chants du *De Natura Rerum* de Lucrèce, par Guillaume Boussard et le groupe néo-folk Battan l'Otto, au festival des Dionysies (Paris).
Lecture d'extraits du chant 1 par Guillaume Boussard au festival des Milliaires (Argenton-sur-Creuse).
2010 *Momentum Lucretianum*, récital d'Emmanuel Lascoux (piano, voix) et Guillaume Boussard (voix), extraits des trois premiers chants de Lucrèce. Dionysies puis Maison de l'Europe (Paris).
2011 *Le Rythme des Choses*, récital d'Emmanuel Lascoux et Guillaume Boussard, extraits des trois premiers chants de Lucrèce. Dionysies puis E.N.S. (Paris).
2012 *Lucrèce ou l'exact maître*, récital d'Emmanuel Lascoux et Guillaume Boussard, extraits des quatre premiers chants de Lucrèce. Dionysies puis E.N.S., puis Cerisy-la-Salle (colloque *Le moment du vivant*).
2013 *Lucrèce*, récital d'Emmanuel Lascoux et Guillaume Boussard, extraits des quatre premiers chants de Lucrèce. Dionysies puis Milliaires.